

année, de six mois, à étudier la physique, la chimie, l'histoire naturelle, c'est-à-dire complètent leur cours classique ?

A-t-il pensé qu'à l'heure actuelle l'élève de cette province étudie la médecine pendant 36 mois tandis que l'Ontarien ne consacre que 24 mois pour les mêmes études ?

Comment peut-il affirmer après cela qu'il faut se hausser au niveau d'Ontario ? Est-ce préjugés ou ignorance ?

M. Laurendeau ne serait-il pas par hasard, de ces gens, qui pour forcer l'attention, ont l'habitude d'outrer l'idée jusqu'au paradoxe et le paradoxe jusqu'à la gageure ? Nous souhaiterions alors que le parti pris lui eût inspiré quelque argument encore inédit, et l'eût mis sur la piste de quelque objection qui lui fut personnelle. Car les détracteurs systématiques et les esprits faux ont leur rôle dans l'Histoire des œuvres des institutions. Leurs attaques ont leur manière d'utilité : elles provoquent la riposte.

Ne serait-il pas plutôt de ces quelques-uns — dans de rares districts et dans le monde même de l'enseignement — qui, pour donner satisfaction à leurs rancunes personnelles, ou faire leur cour aux influents du jour, sont prêts à jeter par-dessus bord la meilleure part de notre patrimoine intellectuel ?

Si cela était, nous admettrions sans difficulté que cette manoeuvre peut être d'une politique habile, tout en trouvant ces procédés détournés indignes de la critique. Quoi qu'il en soit — et en attendant que nous sachions ce qu'il en est — nous devons avoir de la reconnaissance à M. Laurendeau pour le courage de rigide démocrate qu'il a montré en exposant enfin avec autant de connaissances que d'impartialité les questions d'actualité sous leurs vrais jours.

DR. L'ENLISÉ.

